

goûtants. Ils avaient plus à cœur les préparatifs d'une débauche que la dignité de leur pays ! aussi, la guerre qui nous arracha de leur proiection fut-elle regardée par ces princes abâtardis comme un heureux événement qui les débarrassait de beaucoup de soucis. Pourtant, les braves qui, en petit nombre, défendaient la colonie, firent-ils une si bonne résistance, qu'ils obtinrent pour nous une capitulation, c'est-à-dire une convention, un accord par lequel l'Angleterre s'engageait solennellement à nous laisser la jouissance paisible de nos institutions et de notre langue.

Pétrus.—Et l'Angleterre a-t-elle fidèlement observé le traité ?

Bonsens.—Aussi bien que l'on observe ordinairement les traités, c'est-à-dire aussi long-tems qu'on ne trouve pas un intérêt suffisant à les rompre, ou qu'on ne croit pas pouvoir le faire impunément. L'Angleterre, il faut en toute justice l'avouer, nous donna des institutions plus libres que celles que nous aurions vues peut-être sous la France d'alors, ou sous celle d'aujourd'hui ; mais vous savez, le pain noir de la maison paternelle a meilleur goût que le pain blanc de l'étranger. L'Angleterre, effrayée peut-être de la lutte victorieuse qu'avaient faite contre elle ses propres colonies, qui sont aujourd'hui devenues cette imposante nation qu'on appelle déjà l'Amérique, comme si le continent qui porte ce nom devait un jour lui appartenir tout entier, l'Angleterre nous donna une constitution représentative, mais en prenant secrètement les mesures nécessaires pour conserver à ses propres enfants la part du lion dans les places et dans l'influence. C'est naturel, et par conséquent il ne faut pas s'en étonner. Cette conduite excita du mécontentement chez les hommes au cœur patriote qui, au prix de leur repos, de leur liberté, puis enfin même de leur vie, entreprirent d'obtenir justice et le respect des traités.

Pétrus.—Les canadiens d'alors luttèrent donc bravement pour notre nationalité ?

Bonsens.—Ils ne parlaient pas tant de nationalité qu'on le fait aujourd'hui ; mais par là même ils faisaient respecter la nôtre davantage. Nos pères voulaient la liberté pour tout le monde afin d'en avoir leur part ; ainsi c'est notre ancienne législation qui, la première peut-être,

accorda aux juifs, comme citoyens, les mêmes droits qu'aux hommes des autres origines. L'Angleterre, qui se prétend à la tête de la civilisation, n'en a pas fait autant jusqu'à présent.

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Les anglais se croient pourtant d'une race supérieure !

Bonsens.—Mon brave Quenoche, ils font fort bien de le dire ; sans cela, peut-être que personne ne s'en douterait. Pourtant il faut convenir que les anglais ont beaucoup de mérite, un grand mérite, c'est de vouloir la liberté pour eux-mêmes ; mais à côté de cela, ils ont un bien grand tort, c'est de ne pas la vouloir pour les autres. C'est cette singulière manie qui a occasionné bien des guerres et bien des maux dans le monde. Ainsi par exemple, l'Angleterre a posé en principe qu'il faut aux nations la liberté du commerce. Ça paraît assez joli à dire, mais l'application n'en est pas aussi agréable, comme vous allez voir. Il est dans le monde une drogue qui, prise en petite quantité, produit des effets merveilleux ; elle calme les douleurs les plus atroces, et a d'autres vertus que le docteur Boudin nous expliquerait, s'il était ici. C'est ce qu'on appelle l'opium. Il est des gens qui, pour s'évyrer, mangent ou fument cette vilaine drogue-là qui, pour eux, devient pire que le whisky pour nous. Ceux qui en font usage s'abrutissent même plus encore que nos ivrognes. Il paraît que les Chinois, un peuple qui habite l'autre côté de la terre, au dessous de nous.....

Quenoche.—Vous avez qu'à voir ! Comment ! ces chinois-là vivent sous la terre comme des mulots.

Flagellant.—Quelle ignorance profonde et déplorable ! apprenez, mon ami, que notre globe est sphérique et...

Quenoche.—Tout beau, monsieur le magister, si vous m'insultez, je vais vous répondre avec ce rondin, et on verra qui en saura le plus de nous deux à la fin.

Bonsens.—Tiens-toi tranquille, mon brave Quenoche. Monsieur ne veut pas t'insulter, j'en suis sûr. Vois-tu, la terre est ronde, et nous sommes dessus comme des mouches autour d'une grosse boule. On appelle en bas ce qui est au-dessous des pattes, en haut ce qui est au-dessus de la tête.

Quenoche.—Merci, monsieur Bonsens. Je comprends ça. Ainsi nous sommes